

Il n'y a pas "un" HPI, il y a des milliers d'histoires. Celle-ci est la mienne.

Note au lecteur :

Avant d'aller plus loin, je voudrais poser une précision importante.

Ce livre n'est pas un manuel scientifique, ni une vérité générale sur le haut potentiel intellectuel. C'est un témoignage personnel, ancré dans mon histoire, mes ressentis, mes réussites comme mes échecs.

Chaque HPI est unique. Certains se reconnaîtront peut-être dans mes mots, d'autres pas du tout – et c'est normal. Il n'existe pas un "profil type", mais une multitude de façons de vivre cette singularité.

Mon intention n'est donc pas de donner des leçons ni d'imposer une définition, mais simplement de partager une expérience de l'intérieur. Libre à toi, lecteur ou lectrice, d'y trouver des échos, des éclairages... ou de tourner la page quand tu sens que ça ne te parle pas.

Si tu lis ce livre avec curiosité, ouverture et bienveillance, alors nous allons voyager ensemble à travers ce parcours parfois chaotique, souvent intense, et toujours profondément humain.

Introduction :

Je me souviens encore de cette phrase qu'on m'a lancée un jour : « Toi, tu réfléchis trop. »

C'était dit avec un sourire, presque comme une plaisanterie. Pourtant, pour moi, ce n'était pas une blague. Penser trop, ressentir trop, tout analyser, tout questionner : c'est ma façon d'exister. Longtemps, j'ai cru que c'était un défaut, une bizarrerie, quelque chose qu'il fallait cacher ou corriger.

Aujourd'hui, je sais que cela a un nom : le haut potentiel intellectuel, ou HPI. Mais ce terme est piégé. Pour certains, il évoque un "cerveau hors norme", des facilités, un privilège. Pour d'autres, c'est un mot galvaudé, un effet de mode. Entre admiration et méfiance, les préjugés s'accumulent. La réalité, elle, est bien différente : être HPI, ce n'est pas seulement briller, c'est aussi trébucher, douter, se sentir décalé.

Si j'ai décidé d'écrire ce livre, c'est d'abord pour témoigner, pour mettre en mots ce qui se cache derrière ces trois lettres trop souvent mal comprises. C'est aussi pour sensibiliser : ouvrir une porte sur ce vécu particulier, avec ses forces et ses fragilités. Enfin, c'est pour casser les clichés : montrer que le HPI n'est pas une case dorée, mais une manière singulière de traverser la vie, avec ses intensités et ses contradictions.

Mon histoire n'est pas universelle. Elle n'est qu'une voix parmi d'autres. Mais si, en la lisant, tu te reconnais un peu, ou si tu découvres un regard nouveau sur ceux qu'on appelle "HPI", alors ce livre aura atteint son but.

Partie 1 : Les racines

Chapitre 1 : L'enfance :

Je suis née le treize novembre deux mille trois.

Un chiffre, une date, mais pour moi, c'était déjà un départ en trombe. Avant même de souffler ma première bougie, j'avais déjà fait mes premiers pas, comme si je n'avais pas la patience d'attendre. Très tôt, je semblais animée d'une énergie intérieure, d'une curiosité insatiable. On dit souvent que les bébés dorment beaucoup. Moi, j'étais l'inverse : je voulais voir, comprendre, absorber.

Ma maman me répétait souvent une phrase qui, enfant, me faisait réfléchir sans vraiment la saisir :

— « La curiosité est un vilain défaut, Victoria. »

Mais dans ma tête, ce n'était pas un défaut. C'était presque ma manière de respirer. Observer, questionner, comprendre : voilà comment je me sentais vivante.

Mes parents racontent encore que je ne dormais jamais pendant les voyages. Que ce soit en voiture, en poussette ou même dans les bras, mes yeux restaient grands ouverts. Deux billes noires fixées sur le monde, prêtes à capter chaque détail. J'adorais tout observer : le visage des passants, les oiseaux qui changeaient de direction en plein vol, les couleurs des maisons qui défilaient, les petites choses que personne

ne semblait remarquer. Pour moi, rien n'était insignifiant. Tout avait un sens, même le plus petit détail.

Selon eux, j'ai toujours été "en avance". J'ai marché tôt, parlé tôt, et très vite, je me suis passionnée pour les histoires. Quand maman me lisait un conte le soir, il suffisait d'une seule fois pour que je le connaisse par cœur. Non seulement je retenais les mots, mais aussi son intonation, sa respiration, les pauses qu'elle faisait entre les phrases. C'était comme si mon esprit enregistrait tout, comme une caméra qui ne rate rien.

Quand je suis entrée à l'école primaire, j'ai découvert une autre réalité. Là où certains enfants découvraient à peine les lettres ou les additions, j'avais souvent l'impression de les avoir déjà parcourues en pensée. Les exercices me semblaient simples, parfois même inutiles. Quand la maîtresse expliquait longuement une consigne, mon esprit s'évadait déjà ailleurs. J'écoutais à moitié, puis je rêvais, je me fabriquais des mondes intérieurs où je voyageais sans limites.

Mais ce décalage avait un prix. Rapidement, je me suis rendu compte que je n'étais pas comme les autres. Alors qu'eux semblaient à l'aise dans leur univers, je me sentais de trop. Différente. Comme si une vitre invisible me séparait de mes camarades. Eux se comprenaient naturellement, riaient des mêmes choses, partageaient le même rythme. Moi, j'avais l'impression de parler une langue étrangère.